Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 37

Artikel: Anzeindaz et Taveyannaz
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212393

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MAU OIU

L'ètâi conteint sta veillâ
Djan, lo soriau à Beliâ,
On bravo coo de Bézalle
Iô lâi cret gaillâ gresalle,
Tomme de tchîvre et mâoron,
Biau caïon et bâodéron.
Viquessâi avoué sa felhie,
Ora fro de sa couquelhie,
Qu'avâi à nom Maria
Et qu'allâve sè maryâ
Sti l'âoton avoué Tatset,
On pucheint biau valottet.
Djan l'ein ètâi tot benaise :
Lè felhie quand sant galéze
Ie trâovant prau on martchand
Câ manquant pas de galant ;
Mâ la Julie ètâi pouta
Et bocha quemet 'na riouta,
Asse sorda qu'on tserdju.
S'avâi pas zu dâi z'ètyu
Ie restave damuzalla :
L'arâi « tegnâi la tsandalla »
Quemet on dit per tsi no.
Dan, la veillâ de sti dzo,
La fèmalla l'ètâi vi-a ;
L'ètâi zu couilli la fria
Dein lo bou avoué son coo,
Quemet fant lè z'amouèrâo.
Djan s'ètâi betâ à trâbllia
Quand l'eut fini pè l'ètrabllio,
Et medzîve tot solet
De la soup' âo tserfouillet.
Sè relètsîve la potta
Quand l'è qu'on âovre la porta :
L'ètâi Bambolhie, on vesin,
Qu'avâi vu lè camelin
Vè lè bosson âi bèlosse
Et sè maufye d'onna noce.
Ie l'eintre et dit dinse : « Adan,
Te mâryc ta felhie, Djan ! »
L'autro, qu'ètâi du d'orolhie, —
Que sè crayâi que Bambolhie
Lâi avâi de dinse : « Adan,
Te medze ta soupa, Djan ! » —
Repond, la mena fièrauda,
« *Oi, tandu que l'è tsauda !* »

MARC A LOUIS.

LA CHASSE AU PATOIS

Depuis un certain nombre d'années, il arrive à des vignerons, à des agriculteurs, à des montagnards, de voir venir chez eux quelque citadin à mine de professeur, qui les prie de leur dire en patois le plus de choses qu'ils peuvent, notamment les noms des outils aratoires, des ustensiles de la cave ou du chalet. Ce visiteur inattendu collabore le plus souvent au *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Parfois, c'est un vieil étudiant de la Suisse allemande, amassant des matériaux pour sa dissertation de docteur en philologie ; tenace comme le sont nos confédérés, il ne lâche son homme qu'il n'en ait tiré de quoi remplir de vocables son inséparable calepin.

De même que les archéologues et les naturalistes, ces collectionneurs de mots se livrent à leurs recherches avec passion. Il y a parmi eux de vrais savants et des hommes fort aimables. (Les vrais savants sont toujours aimables.) Mais, soit qu'ils les brusquent sans le vouloir, soit qu'ils tombent à un mauvais moment, ceux dont ils veulent faire leurs informateurs sont quelquefois muets comme la tombe. Dame, quand on trait ses vaches ou qu'on fait son fromage, on ne peut raisonnablement répondre à à un long questionnaire ni se prêter à un examen de phonétique !

Un philologue de la Suisse allemande, M. le Dr Chr. Luchsinger, a raconté, dans les *Archives suisses des traditions populaires*, les aventures qui lui survinrent au cours d'une étude sur les patois qu'il fit dans les Alpes romandes en 1902. Voici, traduits de l'allemand, quelques passages de son récit :

Arrivé dans le val d'Hérens, je montai aux alpages d'Evolène. Au premier chalet où j'entrai, on refusa net de répondre à mes questions : « Nous ne parlons plus patois, me dit-on, nous avons maintenant de bonnes écoles à Evolène. » A un deuxième chalet, l'accueil fut plus cordial :

— Vous tombez très bien, monsieur, me dit le maître pâtre, j'ai donné des leçons à M. Jeanjaquet, professeur à l'Université de Neuchâtel ; je sais comment il faut parler à ces messieurs : il faut parler lentement et distinctement.

Et, sur le champ, il me fit tout un cours sur le mot *chalet :* « Là-bas, dans la plaine, le chalet est une jolie maisonnette en bois ; sur l'alpe, c'est ordinairement une hutte de bergers ; mais ici on donne aussi ce nom à la grasse prairie qui entoure les étables. » Pour m'exposer cela, il lui fallut un quart d'heure. N'apprenant pas grand'chose de nouveau, je ne prenais guère de notes. Mon alpestre professeur en fut piqué :

— Est-ce que vous avez noté cela ? C'est très intéressant ; il faut le noter.

Je fis semblant de griffonner quelques lignes, tout en prêtant l'oreille à l'explication d'un second mot, qui dura aussi un bon quart d'heure, si bien que je ne pus m'empêcher de dire au verbeux pâtre qu'il n'avait pas précisément affaire à un novice et pouvait se dispenser de longs éclaircissements.

— Ah ! vous êtes Vaudois ?

— Non, monsieur, je suis Glaronnais.

Il se donna alors pour un grand connaisseur du pays de Glaris ; sans cependant en pouvoir nommer autre chose que la Linth et l'éboulement d'Elm.

— Et, dans vos Alpes glaronnaises, continua-t-il, parle-t-on le bon allemand ou seulement, comme dans le Haut-Valais, un de ces dialectes que personne ne comprend ? Nous autres du Bas-Valais, nous avons cet avantage sur les Haut-Valaisans de posséder la langue écrite.

— Sans doute, lui dis-je, mais pour le quart d'heure je n'ai que faire de la langue écrite. Reprenons le patois, si vous le voulez bien.

Ce ne fut pas sans peine que je décidai maître Pierre à entrer dans mes vues. Le soir venu, il me fit la grâce de m'expliquer deux nouveaux termes patois. Ensuite il me conduisit à sa maisonnette des Mayens des Prélets, me montra ma couche, puis apportant un morceau de pain noir et un petit fromage maigre, prit congé de moi en me disant : « Là, vous avez des vivres. » Il descendait au village de Villa pour « faire les semences » et ne reviendrait que le lendemain à 2 heures.

Que faire en son absence ? Je tentai d'utiliser le savoir des valets ; mais, peine perdue : il leur avait été enjoint de ne pas se laisser tirer les vers du nez. Cependant, maître Pierre revint à l'heure dite, non pour reprendre tout de suite la leçon de patois, mais pour vaquer à sa besogne de fruitier. A cinq heures du soir enfin, le patois revint sur le tapis, selon la lente méthode d'enseignement de la veille. A cet ennuyeux verbiage, j'eusse préféré quelque chose à me mettre sous la dent, quelque chose de moins coriace que le fromage maigre et le pain noir, durs comme le roc, l'un et l'autre. Cette nuit-là, j'eus pour me bercer le grognement des pourceaux enfermés sous les planches de mon lit.

Le jour suivant, Pierre voulut bien m'apprendre quelques expressions sans me faire perdre autant de temps qu'au début. Même il me fit goûter au lait, à la crême, au beurre, à la viande boucanée, et autres bonnes choses du chalet. J'eus l'explication de ces gâteries, quand au terme du troisième jour, il me réclama 15 francs pour la pension et les « leçons particulières ». Je raisonnai mon hôte, si bien que finalement il se déclara satisfait d'empocher 5 francs. Le lendemain, qui était un dimanche, nous nous séparâmes : « Ne manquez pas, me dit-il, de vous arrêter à Evolène pour voir les jolis costumes des jeunes filles. » Mais je ne suivis pas sa recommandation ; il m'avait fait prendre en grippe le val d'Hérens.

Vingt-quatre heures après, M. Luchsinger se trouvait à Chandolin, dans le val d'Anniviers. Il était midi.

— Où peut-on dîner ici ? demanda-t-il à un villageois.

— A l'hôtel, vous serez très bien, mais chez M. le curé encore mieux.

A la cure, en effet, bien que le curé ne fût pas là, on le régala de mets excellents, arrosés d'un délicieux vin provenant de la vigne que le curé possède à Sierre. Tout en dînant, il apprit que le bon prêtre ne se borne pas à dire la messe, à réconforter ses ouailles, mais qu'il est encore leur conseiller dans toutes leurs affaires et remplit à l'occasion la charge de juge de paix. « Nous l'assommerions, s'il ne faisait que prier », disait naïvement un des paroissiens. Eux-mêmes, quoique très pieux, ne s'abîment pas dans de longues oraisons. Voici, d'après feu M. Gillièron, le certificat qu'ils se décernent : « Nous prions bougrement peu, mais diablement bien. »

A Chandolin, M. Luchsinger fit une moisson de mots patois qui le dédommagea amplement de ses mécomptes du val d'Hérens. Mais, qu'il nous permette de le dire, il eut tort de prendre la mouche dans les alpages d'Evolène et de juger tous ses montagnards d'après le seul maître Pierre. La population de ce coin de pays est aussi hospitalière que celle de n'importe quelle région du Valais, et les gens qui se plient de bon gré aux enquêtes quelquefois fastidieuses des chasseurs de patois n'y sont pas plus rares qu'ailleurs. Maître Pierre lui-même, nous en mettons la main au feu, eût certainement fini par être le plus complaisant des informateurs. Le tout est de savoir s'y prendre.

V. F.

Coquilles.

Un typo malicieux dédia ces vers aux auteurs dont il composa les écrits, pour les consoler des coquilles qu'il leur avait infligées.

Je vais chanter tous tes hauts faits
Je veux dire tous tes forfaits,
Toi qu'à bon droit je qualifie :
Fléau de la typographie.
S'agit-il d'un homme de *b*ien,
Tu m'en fais un homme de *r*ien ;
Et par toi sa *c*apacité
Se transforme en *r*apacité.
D'un brave et fameux a*m*iral
Tu fais un fameux a*n*imal ;
Et son émotion *v*isible
Devient émotion *r*isible.
L'amphithéâtre et ses gr*a*dins
Ne sont plus que d'affreux gr*e*dins.
Léonidas, aux Thermopyles,
Montre-t-il un beau dévo*u*ement ?
Horreur ! voilà que tu jubiles
En lui donnant le dévo*i*ement.

ANZEINDAZ ET TAVEYANNAZ

Pour donner suite à ce que nous avons dit samedi dernier de la mi-été d'Anzeindaz, dont l'origine exacte est encore discutée, un de nos abonnés nous adresse aimablement les deux extraits suivants du « Dictionnaire géographique, statistique et historique du canton de Vaud », par L. Levade, Dr-méd. (Lausanne, Imprimerie des frères Blanchard, 1824). Cet ouvrage, bien connu des historiens et bibliophiles, est aujourd'hui presque introuvable. Il semble qu'en ce qui concerne l'origine de la mi-été d'Anzeindaz — celle de Taveyannaz n'est pas en discussion — il faille, suivant Levade, donner raison à Mme Bertrand-Olivier, qui prétend, on s'en souvient, que cette fête se célébrait bien avant 1856.

Voici ce que disait Levade :

Anzeindaz ou *Enzindaz*. Montagne du Cercle de Bex, dont la distance de ce village au sommet est d'environ 6 lieues au nord-est...

... A mesure qu'on s'élève, les escarpements se multiplient, les chaînes de rochers s'élancent et se prolongent, la belle végétation des pâturages inférieurs diminue insensiblement, elle est remplacée par une triste et monotone stérilité ; on atteint enfin la plaine d'*Anzindaz*, dont les pâturages sont couronnés par les rochers d'*Argentine* et par l'effrayante chaîne des *Diablerets ;* cette plaine contient 17 chalets, jetés comme au hasard près des sources de l'*Avençon*. C'est là que les bergers de

Bex viennent séjourner environ deux mois avec leurs troupeaux, isolés du reste du monde ; leurs journées se passent à traire leurs vaches, à faire le fromage, à tenir propre les ustensiles de la laiterie, à couper et charrier le bois dont ils ont besoin ; malgré ces occupations, il leur reste encore du temps pour la lecture, la conversation et souvent pour des observations intéressantes sur les grands phénomènes dont ils sont fréquemment les témoins. Leurs jours coulent ainsi doucement, jusqu'à ce que les premières neiges les obligent de descendre dans les pâturages inférieurs.

Chaque année à la *michautein*, terme patois, mais expressif pour exprimer le temps moyen des plus grandes chaleurs (ce temps répond au premier ou second dimanche du mois d'août) ; une foule de jeunes gens des deux sexes se rassemblent sur Anzeindaz de la plupart des villages du district d'Aigle ; c'est un jour de fête, de plaisir et d'allégresse. On chante, on danse sur le gazon, on mange avec appétit les mets simples que fournit la contrée. Les échos répètent les cris de la troupe joyeuse ; chaque berger réunit autour de lui ses parents et amis. Cette belle et robuste jeunesse, se livrant aux transports d'une joie franche et helvétique, ne songe à regagner leurs demeures, souvent à 5 ou 6 lieues de distance, que quand le soleil dore de ses derniers rayons le sommet des glaciers voisins.

* * *

Taveyannaz : montagne du district d'*Aigle*, où on peut alper 300 vaches ; elle est à deux lieues au-dessus de *Grion*...

.. Cette montagne appartient à la commune de *Grion ;* chaque famille a son chalet et où, pendant deux mois d'été, une partie des habitants vient demeurer ; l'autre reste au village pour les travaux de l'agriculture ; ceux qui sont choisis pour aller à la montagne s'estiment les plus heureux. Toute la communauté élit un chef qui a un pouvoir absolu pour la police générale. Ces bons pasteurs paraissent ne former qu'une seule famille ; la plus aimable union règne entre tous les membres qui la composent, et semble réaliser les beaux rêves de l'âge d'or.

Voyez pour plus de détails le *Conservateur suisse*, Tome I, pages 250 à 255.

Mots d'enfants. — Une dame à un bambin :

— Es-tu toujours bien sage, mon mignon ?

— Oui, madame.

— Te laves-tu bien tous les jours ?

L'enfant reste coi.

— Te brosses-tu les dents ?

— Pourquoi faire ? j'ai pas de cheveux sur les dents !

* * *

Maman s'est enfermée dans le lieu où le roi ne va qu'à pied. Au bout d'un instant, elle entend ses mioches qui font du bruit contre la porte.

— Que faites-vous là ? leur crie-t-elle ; allez donc jouer un peu plus loin !

— Oh ! maman, laisse-nous, s'il te plaît, dit une petite voix : nous jouons au marchand de parfums.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

Chez le poète Petit-Senn.

Un jour d'automne de l'an de grâce 1847, M. Petitsenn se promenait sur sa galerie et faisait une boutade sur un fâcheux qui venait de l'importuner pendant une heure ou deux. La boutade était presque finie et devait être charmante, car le poète se frottait les mains avec jubilation ; il allait même jusqu'à remercier du fond du cœur l'imbécile qui la lui avait inspirée par sa longue et fastidieuse visite.

En ce moment un jeune homme se présenta sur la galerie. On entre chez M. Petitsenn comme chez Béranger, sans être annoncé, tout droit, par la grande porte ouverte. Ce jeune homme avait un costume débraillé, une casquette d'étudiant, des mains sales — et, qui pis est, un manuscrit sous le bras. M. Petitsenn, habitué à de pareils présents, comprit le péril qui le menaçait — mais il venait de faire une si jolie boutade ! Il accueillit donc le nouveau venu avec son plus affectueux sourire, s'assit dans son fauteuil, mit comme d'habitude ses pieds dans sa chancelière et une couverture sur ses jambes, et fit asseoir son hôte sans lui demander qui il était.

Mais le lecteur, plus curieux que le poète, exige probablement quelques informations préalables sur l'individu que je viens de lui présenter. Que la volonté du lecteur soit faite !

Victor — c'est le nom de notre jeune homme — était le fils d'une espèce de fermier des environs de Genève, mort depuis deux ans, et vivait à la charge de sa mère et de son frère aîné, qui, continuant le métier paternel, travaillait à la terre. Victor était un enfant gâté dans toute la force du terme. Feu son père, en l'entendant faire une addition de tête, lui ayant découvert de la capacité, l'avait envoyé à l'école. A l'école, il avait appris à lire en moins de rien ; ce n'était plus de la capacité, mais un talent merveilleux, et on l'avait mis au collège. Au collège, il avait eu plus de prix que tous ses camarades ensemble : ce n'était plus du talent, mais du génie, et on l'avait immatriculé à l'Académie de Genève. A l'Académie, le jeune Victor s'était immédiatement arrêté dans sa marche triomphale à travers la science, et il n'y a rien là d'étonnant. Les bons collégiens font en général de mauvais étudiants, et ceux qui font de bons étudiants deviennent plus tard des imbéciles. Victor était donc, grâce à Dieu, un étudiant détestable. Il fumait dix cigares par jour, buvait quelquefois autant de chopes de bière, *tunait* avec la Société de Zofingue, dansait le *picoulet* après minuit sur le pont des Bergues, éteignait les becs de gaz, narguait les gendarmes, accostait les jeunes filles qui sortaient de la ville, donnait des sérénades aux professeurs et des charivaris aux membres du Conseil municipal, écrivait des articles dans le *Genevois*, se moquait de M. M***, hantait le café de la Poste, jouait au billard avec les régents du Collège, écrivait des lettres anonymes au Conseil d'Etat, faisait l'école buissonnière, murmurait aux cours, cachait le chapeau du professeur, sortait sans cravate, jetait sa fumée au nez des passants, avait les mains sales, courait les guinguettes, s'y couchait sur la table et quelquefois dessous, n'allait pas au sermon le dimanche, mais s'arrêtait après l'office aux portes de l'église, pour en voir sortir les jeunes filles auxquelles il faisait les doux yeux, mangeait six fois par jour, faisait des dettes, portait des toasts, chantait des chansons politiques, était membre d'une société d'ivrognes, lisait Rabelais et Faublas, criait aux concerts que Grast est un mauvais musicien, soutenait au salon qu'Hornung n'a jamais su peindre, appelait Petitsenn une serinette et Albert Richard un tambour, avait des opinions arrêtées sur tout, tranchait sur tout, interrompait les vieux, soufflait les jeunes et gaminait enfin de toutes manières, comme on fait de seize à vingt ans. Son père, mort, ne pouvait plus s'opposer à ce genre de vie ; quant à sa mère, entièrement dominée par l'enfant qu'elle avait élevé trop haut, elle s'en consolait en disant : Il faut que jeunesse se passe ! Comme si la jeunesse ne passait pas toute seule et assez rapide, sans l'abréger encore par l'inconduite et la tuer par l'inaction !

Victor ne faisait pas seulement les jolies choses que je viens d'énumérer, il faisait aussi et surtout de la poésie. Il avait lu Lamartine, le grand poète qui a produit pour le moins autant de mauvais rimeurs que de beaux vers, et ce n'est pas peu dire ! Le moyen de ne pas répéter pour son propre compte, en les dérangeant un peu, les mots euphoniques et charmants des Méditations et des Harmonies ! Ainsi font mille jeunes fous qui se croient rossignols parce qu'ils sont perroquets, et parmi lesquels l'auteur de ce récit a le bon sens de se compter lui-même. Ainsi fit notre ami Victor. Il composa sa *Mélancolie*, son *Isolement*, ses *Cloches du soir*, son *Clair de lune*, et ses *Brises*. Il lut ensuite Victor Hugo et commit un *Bal de Gnomes*, une *Noce infernale*, la *Mort du Muphti*, les *Eblouissements* et les *Décombres*. Il lut plus tard Alfred de Musset et consomma la *Duchesse de Pennaflor*, un *Spectacle dans une causeuse*, une *Suite à Namouna* et un proverbe à un personnage. Il lut enfin Théophile Gautier, se rangea immédiatement sous le drapeau des fantaisistes et ne fit plus que des ciselures ou des incandescences ensoleillées par la splendeur d'un style abracadabrant. Lorsqu'il eut réuni tous ces chefs-d'œuvre au nombre de vingt-cinq dans un grand cahier avec des marges et des pages blanches, il roula son manuscrit sous son bras, et bien que M. Petitsenn fût une serinette, il s'en alla le montrer à M. Petitsenn.

Telle était la visite que reçut l'auteur des Boutades, un beau jour d'automne de l'an de grâce 1847.

M. Petitsenn, s'étant donc assis et ayant fait asseoir son hôte, déboucha une bouteille de Beaujolais, lui en versa un grand verre, se croisa les bras et attendit.

Victor but son verre et lut longtemps. Au bout de chaque pièce de vers, M. Petitsenn lui versait à boire. Victor rebuvait et relisait. Au bout de deux heures, il avait fini sa bouteille et son volume. Il leva alors ses yeux légèrement enflammés sur son juge, comme pour lui dire : J'ai fini, à vous maintenant.

M. Petitsenn n'avait écouté que deux pièces tout au plus, et voyant que ces vers n'étaient pas même mauvais, mais médiocres, il s'était récité mentalement, pendant la fin de la lecture, toute la Miliciade depuis le premier vers jusqu'au dernier. La bouteille et le manuscrit vidés, il demanda au jeune homme :

— Avez-vous vingt mille livres de rente ?

— Non, monsieur, répondit Victor.

— Dix mille au moins ?

— Pas même.

— Cinq mille, deux mille ?...

— Rien.

— En ce cas, mon jeune ami, de quel droit vous mêlez-vous de poésie ? Il faut vous faire pardonner cette anomalie à Genève, en montrant au monde que vous êtes un homme honorable et en état de payer vos contributions. Sans cela vous serez attaqué, conspué, confiné dans la maison paternelle, la seule où l'on voudra encore vous écouter. Vous faites des vers ici, monsieur, et des vers d'imagination et de sentiment ? Mais vous ne voyez pas, malheureux, que vous courez à un abîme ! Si vous voulez rimer à toute force, faites des chansons patriotiques, mon jeune ami : abîmez ce pauvre Gessler qui ne vous a rien fait, c'est vrai, mais qui a commis dans le temps des actions déplorables. Et si décidément la libre Helvétie, ô ma patrie, mère chérie, ne vous inspire rien, livrez-vous à la chanson à boire : le vin est un jus divin qui met tout en train, vive le vin ! — Voilà ce qu'on aime à Genève. On ne nourrit pas les chansonniers, mais on les chante ; on leur bat des bans : une, deux, trois, partez ! — Et l'on fait plus : pourvu qu'ils y paient leur quote-part, on les invite aux banquets pour lesquels ils ont épuisé leur verve. Chantez Bacchus ou Vénus : on sait encore ce que c'est dans la cité de Calvin, laquelle, en renonçant au catholicisme, n'a pas renoncé à la mythologie. Ou enfin, mon jeune ami, si vous n'êtes ni un patriote, ni un ivrogne, faites comme le petit Monbon, soyez un poète badin, chantez votre barbe, votre cuisinière, le bal de Carouge ou autres trivialités : voilà l'idéal de l'art poétique. Mais si vous voulez faire tout bonnement de belles choses, comme les *Oiseaux Blancs* de Galloix, le *Wala* de Richard, la *Petite Sœur* de Blanvalet, le *Rhin* de Vuy ou la *Moisson du lin* de Fournier, — croyez-moi, mon jeune ami, mieux vaut vous pendre tout de suite, ou bien vous faire avocat, directeur de théâtre, précepteur, professeur ou savetier. Voilà ce que j'ai de plus aimable à vous dire.

Là dessus, M. Petitsenn prit mon jeune homme sous le bras et le mena faire quatres lieues dans la campagne. Puis, après l'avoir bien fatigué, il le reconduisit sur la route de Genève et le congédia, en lui souhaitant le moins de névralgies possibles et la conservation de ses blanches dents. Et, tout en retournant chez lui, il fit une boutade contre les rimailleurs en herbe.

MARC MONNIER.

Au marché. — Eh ! quels grands haricots vous avez là !

— N'est-ce pas, Madame, y sont beaux... et bons !... On pourrait, ma fiste ! les vendre au mètre.

Et Cie. — Deux gosses contemplent l'enseigne d'une de nos grandes maisons de commerce de la place, portant, après le nom du propriétaire la mention : « et Cie »

— Dis, toi, qu'est-ce que ça veut dire : Cie ?

— Mais, c'est pour la femme.

— Ah ! oui.

— Oui, mon papa dis toujours à ma mama : « Tu es une rude scie ! »

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.